

— C'est ce que nous faisons, *senor*, répondit l'alguazil.

— Eh bien ?

— Nous savons, de source certaine, que l'assassin, après le crime commis, s'est dirigé de ce côté, il n'a qu'une heure ou deux d'avance sur nous ; il doit avoir traversé ce village ce matin même.

— Qu'appellez-vous village ? dit l'Alcade d'un ton rogue ; sachez que Arabiichi est une « villa » et non un village.

— Excusez-moi, j'ignorais...

— C'est bien, c'est bien, nous n'avons pas vu votre assassin, cherchez autre part.

— Il n'est pas seul, dit l'alguazil, il est accompagné d'une femme, d'un serviteur et d'un chien gigantesque.

— Quelle bourde me contez-vous là ? reprit l'Alcade en secouant les épaules.

— Pardon, dit respectueusement l'employé du Cabildo en intervenant, trois voyageurs, semblables à ceux dont parle ce *Senor*, ont, en effet, traversé ce matin le village, on prétend même qu'ils se sont arrêtés au Tambo de Miguel Carnero.

— Êtes-vous certain de ce que vous avancez, Puffiano ? demanda nettement l'Alcade d'un air de doute.

— Oui, *Seigneurie*, je les ai vus de mes propres yeux.

— Alors, c'est autre chose ; voyez, informez-vous, dit l'Alcade en congédiant l'alguazil du geste.

— Pardon, *Seigneurie*, reprit cet homme avec insistance, veuillez je vous prie, prendre connaissance de cet ordre du gouverneur.

— Bon ! pourquoi faire ? demanda l'Alcade en haussant les épaules.

— Il est important que vous le lisiez, *Seigneurie*.

— Donnez alors, fit-il d'une voix rude.

Il prit le papier que l'alguazil lui présentait tout ouvert, et il le parcourut des yeux.

— Oh ! oh ! fit-il, l'ordre de mettre la force armée à votre disposition ?

— Vous voyez, *Seigneurie*.

— Humph ! je n'ai qu'une vingtaine d'alguazils en tout ; je ne puis pas laisser la villa sans police.

— Qu'à cela ne tienne, *Seigneurie*, je n'en prendrai que dix, du reste vous les reverrez bientôt, je ne les garderai pas longtemps.

— Il ne manquerait plus que cela ! Enfin ! prenez-en dix et allez au diable ! vous serez cause que je mangerai mon-déjeuner froid.

— Pardonnez-moi, *Seigneurie*, mais le devoir...

— Le devoir ? le devoir ne doit pas empêcher de manger ! grommela-t-il.

— Tandis que les alguazils se prépareront à me suivre, cet homme, ajouta-t-il en désignant l'employé, m'accompagnera si vous le permettez, jusqu'au Tambo où les voyageurs sont descendus.

— Soit, allez et que Dieu vous bénisse ! fit-il d'un air bourru.

— Peut-être ces voyageurs y sont-ils encore ? dit l'Alguazil Mayor.

— Oui, prends garde de les perdre ! grommela l'Alcade en s'en allant, avec cela qu'ils l'auront attendu !

— Voyons, *senor*, conduisez-moi, dit l'Alguazil Mayor à l'employé.

— Le temps de donner l'ordre aux alguazils de la villa, et je suis à vous, *senor*, répondit celui-ci.

— Faites vite, songez que je suis pressé.

L'employé ne répondit rien, il sortit et reforma la porte derrière lui.

L'Alguazil Mayor demeura ainsi pendant un temps considérable à se morfondre, il était furieux, il comprenait qu'on se moquait de lui, et il lui était impossible de l'empêcher.

Enfin la porte se rouvrit et l'employé reparut, en s'essuyant la bouche avec le dos de la main.

— Vous voilà donc ? s'écria l'Alguazil en s'élançant vers lui, pourquoi me laissez-vous ainsi seul dans cette pièce ?

— Bah ! est-ce que vous avez eu peur ? répondit l'autre en goguenardant.

— Drôle, s'écria l'Alguazil en levant la main, vous mériteriez...

— Prenez garde à ce que vous allez faire, l'homme, répondit résolument l'employé, je ne suis pas d'humeur à me laisser battre, il pourrait vous en cuire, j'ai exécuté les ordres de l'Alcade, il fallait bien prévenir les alguazils, maintenant c'est fait et me voilà, voulez-vous que je vous conduise au Tambo de la « Mercedes » ?

— Le fugitif aura eu dix fois le temps de s'échapper.

— Quant à cela, je n'y puis rien, je n'avais pas été chargé de l'arrêter ; voyons, y allons-nous oui ou non ? déidez-vous !

— Humph ! fit l'autre en le regardant de travers, conduisez-moi.

— Venez, ce ne sera pas long.

Ils sortirent du Cabildo, et, suivis des autres alguazils auxquels les dix d'Arabiichi étaient venus se joindre, ils se rendirent au Tambo, où ils trouvèrent le Tambero en proie à une vive colère ; celui-ci les reçut de la façon la plus désagréable.

— Ah ça ! ils sont donc tous enragés dans ce chien de pays ? s'écria l'Alguazil Mayor désespéré de tous ces contretemps.

— Bah ! ne vous inquiétez point, il est toujours comme cela, fit l'employé en ricannant, c'est l'homme le plus colérique que je connaisse !

— Que voulez-vous encore ? dit d'un ton de mauvaise humeur le Tambero en les apercevant.

— Comment encore, s'écria l'Alguazil Mayor, c'est la première fois que je vous vois et je ne vous ai encore rien dit.

— Ce n'est pas tout cela, dit le Tambero, que me voulez-vous ?

— Je désire savoir...

— Savoir quoi, interrompit-il brusquement, est-ce que vous vous moquez de moi, par hasard ; est-ce que vous venez loger chez moi ? alors je vais prévenir mes gargons.

— Nous ne venons pas loger chez vous.

— Alors qu'est-ce que vous me voulez ? laissez-moi tranquille, j'ai autre chose à faire que de vous écouter et vous répondre !

Et il fit un mouvement pour s'éloigner, en interpellant un de ses gargons d'un ton bourru.

— Au nom de la loi, je vous somme de rester et de me répondre, s'écria l'Alguazil d'un ton de commandement.

— Je n'ai rien à voir avec la loi et encore moins avec vous, entendez-vous, dit-il avec une colère croissante, d'ailleurs à votre accent, je reconnais que vous êtes un étranger, un « gringo », je n'ai rien à démêler avec les hérétiques, laissez-moi tranquille, et tournez les talons.

L'Alguazil fut d'autant plus interloqué, que ce que disait le Tambero était vrai, il vit du coin de l'œil que l'employé ricannait et que les alguazils chuchotaient entre eux, mais il se remit